alsacienne avait été déportée pour avoir choisi la France en 1871. Il parle de sa mère (qui épousa le frère de son fiancé mort à la guerre de 14-18), de sa sœur, des convictions chrétiennes de sa jeunesse, de la guerre 39-45, de ses études, de l'Ecole Normale Supérieure de la rue d'Ulm, du PCF, de ses rapports avec ses élèves (Régis Debray, Gluksmann, BHL, Jacques Rancière…), de mai 68 (après la nuit des barricades il dut partir en clinique pour presque tout l'été), etc.

Il parle aussi de sa femme, Hélène Rytman, dont il avait fait la connaissance en 1946, qu'il a épousée en 1976 et qu'il a étranglée le 16 novembre 1980. Il parle du non-lieu qui s'en suivit et qui, en sanctionnant son état de folie, faisait de lui un être irresponsable, le disqualifiant dans l'exercice de la philosophie. Il semble pourtant que le fait d'étrangler sa femme constitue un acte philosophique peu orthodoxe qui, non-lieu ou pas, disqualifie le philosophe qui s'y adonne.

Ce qui m'a le plus frappé, dans ces mémoires, c'est la solitude insupportable d'Althusser : *« Moi qui étais fasciné par la compagnie des enfants de mon âge, avec qui je voulais me lier pour ne plus être seul, pour être admis et reconnu par eux comme un des leurs (…) pour m'en faire des amis (je n'en avais alors aucun)… quel rêve ! Interdit. » « J'ignorais alors tout des délices de la masturbation que je devais par hasard, une nuit, découvrir en captivité à l'âge de vingt-sept ans !, et qui a déclenché en moi une telle émotion que je m'en évanouis. » « De fait, je ne me suis jamais, pas une seule fois, battu physiquement de ma vie » « Le drame se précipita quelques jours plus tard lorsque Hélène, toujours dans cette petite chambre de l'infirmerie, assise sur mon lit à mon côté, m'embrassa. Jamais je n'avais embrassé une femme (à trente ans !), et surtout je n'avais été embrassé par une femme. Le désir monta en moi, nous fîmes l'amour sur le lit, c'était neuf, saisissant, exaltant et violent. Lorsqu'elle fut partie, un abîme d'angoisse s'ouvrit en moi, qui ne se referma plus. »* Etc.

Toute sa vie, à partir de l'âge de 20 ans, Althusser a été victime de dépressions, il a fait l'objet de multiple séjours dans des hôpitaux psychiatriques, a dû subir des électrochocs à plusieurs reprises et était sous contrôle médicamenteux de manière quasi-permanente.

Si je fais ces citations, ce n'est pas par voyeurisme, mais parce qu'il s'agit là du même malheur que celui dénoncé par Zorn, un malheur auquel aucun de nous n'échappe totalement, quel que soit le masque derrière lequel nous nous cachons. Ce qu'ose avouer Althusser, à l'âge de 67 ans, n'est pas seulement son problème personnel, mais la conséquence d'une certaine organisation de la vie qui est cachée à l'aide de la médicalisation.

Althusser reconnaissait que sa vie fut : « *une "forteresse" que je vivais comme protection et comme refuge contre l'angoisse du contact impossible avec le monde extérieur ».* Il écrivait pourtant, dans sa *Réponse à John Lewis : « un communiste n'est jamais seul ».* Peut-être pensait-il à la solidarité des prolétaires à laquelle il avait l'espoir de participer en tant que membre du Parti communiste. Comme si cette classe n'était pas, elle aussi, un fantasme ! Althusser écrivait : *« l'idéologie peut, en certains cas, et pourquoi pas par nature, être totalement opaque à ceux qui lui sont soumis »,* il était l'illustration de ce qu'il voulait dénoncer.

Si le paradoxe du communisme est de se fonder dans la solitude de l'être, alors Althusser était plus proche du communisme et des prolétaires quand il était enfermé dans sa forteresse que lorsqu'il était au service du Parti.

(la cure analytique). 2. Une technique (méthode de cure), qui donne lieu à une exposition abstraite, d'aspect théorique. 3. Une théorie qui est en rapport avec la pratique et la technique. Cet ensemble organique pratique (1), technique (2), théorique (3), nous rappelle la structure de toute discipline scientifique.»

Dans *L'avenir dure longtemps* (1985), Althusser faisait l'aveu suivant : *«Pour la curiosité de la chose (qui a suivement un sens, mais qui m'échappera peut-être toujours), je n'ai pu pénétrer, malgré toutes mes carottes psychanalytiques et toute mon expérience (côté analysant), dans aucun texte de Freud ! ni dans aucun texte de ses commentateurs ! J'y suis complètement sourd…* Cela se passe de commentaire.

Une tradition sans fondement veut que l'aliénation sociale se concentre essentiellement dans la personne des travailleurs ; ce qui sous-entend implicitement que les classes aisées représenteraient la normalité, l'idéal à atteindre. D'ailleurs les *« droits de l'homme »* sont élaborés sur cet implicite. C'est ce tabou que Fritz Zorn et Louis Althusser lèvent en nous montrant combien la vie peut être sordide dans les milieux bourgeois.

En nous faisant partager leur misère morale de fils de banquier ou de philosophe d'Etat, ils nous disent que si ce monde est critiquable, c'est non seulement parce qu'il rend les salariés malheureux, mais aussi et surtout parce qu'il rend malheureux les privilégiés eux-mêmes. C'est parce que ce monde rend les privilégiés malheureux qu'il est intrinsèquement critiquable.

ARTICHAUTS DE BRUXELLES VOL. 60
Série Introduction au phénomène de l'aliénation dans
les catégories sociales privilégiées
Bruxelles, avril 2001

Yves Le Manach

FRITZ ZORN & LOUIS ALTHUSSER

DÉPRESSION ET LITTÉRATURE (II)

On connaît le mode de production capitaliste : il produit des objets manufacturés et des services que l'on se procure chez les commerçants et dans les officines de la police sociale. Mais par sa réflexion Zorn livre un autre aspect du mode de production, un aspect dont on ne parle pas : le conditionnement nécessaire pour produire des hommes capables de s'investir dans la production produit aussi le malheur, la maladie et, parfois, la mort. Et les sacrifiés ne sont pas seulement les salariés, mais les bourgeois eux-mêmes.

*

Je n'ai jamais eu l'occasion, au temps de ma jeunesse laborieuse, de prendre connaissance des livres de Louis Althusser. Le philosophe était nettement marqué du côté du stalinisme et du maoïsme et ne présentait pas, à première vue, d'intérêt pour quelqu'un que les aléas de la vie avaient entraînés vers d'autres idéologies.

C'est un article de Michel Grodent sur les *mémoires* d'Althusser : *L'avenir dure longtemps* (Livre de Poche n° 9785), paru dans un supplément littéraire du journal *Le Soir* en juin 1994, qui éveilla ma curiosité pour ce philosophe.

Dans cet article, Michel Grodent citait une phrase d'Althusser à propos du langage des « princes qui nous gouvernent » : *« une langue plate et pauvre, mais faite pour intimider les gens et, en définitive, les gouverner, c'est-à-dire les convaincre de se résigner à leur condition, d'abandonner la lutte et se tenir peinards dans leur coin, vu qu'on pense à eux. »* Ces propos me touchèrent ; abandonnant mes réticences, je me procurai le livre.

Dans ce livre de mémoires, rédigé en 1985 à l'âge de 67 ans, Althusser parle de sa jeunesse en Algérie où sa famille

Comme Zorn, Althusser en voulait à sa mère : *« Oui, j'ai été châtré par elle, surtout quand elle avait prétendu me faire don de mon propre sexe, geste atroce que j'avais reçu comme la figure même de mon viol par elle…»*

A 67 ans, au delà de la philosophie marxiste, celui qui se voulait un théoricien du prolétariat, commence à s'intéresser à la misère morale dans laquelle il a vécu depuis l'enfance. Puis, comme Zorn, utilisant le même mot de « malheur », lui aussi pardonne : *« La malheureuse, elle a fait ce qu'elle a pu, rien de plus, rien de moins, pour ce qu'elle a cru son bonheur et le nôtre, en fait pour mon malheur… ».*

A la fin des années 60, Althusser détecta l'existence des *Appareils Idéologiques d'Etat* (AIE), dont la fonction était, au delà de la « démocratie », d'asservir les citoyens en programmant leurs désirs. Il admit, en tant qu'enseignant, avoir été membre d'un de ces appareils. Après qu'il eut étranglé sa femme, l'Université et les intellectuels firent bloc pour faire autour de lui le silence et protéger l'un des leurs : *« En somme, j'avais été protégé par l'Appareil Idéologique d'Etat d'enseignement dont j'étais membre. »* écrit-il.

Cet homme — qui prétendait que *« la philosophie est "en dernière instance" lutte de classe dans la théorie »* — pareil à Zorn, doit à la souffrance l'ultime bonheur d'avoir pu aborder publiquement les causes qui font notre malheur : *« Mais combien de temps les esprits les plus informés et les plus intelligents se laisseront-ils abuser par ce qui est encore plus aveugle et plus aveuglant que le terrible poisson sourd de l'inconscient (…) combien de temps encore se laisseront-ils abuser par l'évidence aveuglante de la nature profonde d'appareil idéologique d'Etat de la Famille ? »* Alors que Zorn en arrivait à dire que la solitude, le cancer et la mort pouvaient être *produits*, Althusser, avec ses AIE, arrivait au même

DANS UN TERRIBLE LIVRE, *MARS* (GALLIMARD, 1979) Fritz Zorn raconte comment l'éducation de sa famille bourgeoise l'a conduit à la solitude intérieure la plus catastrophique et a, finalement, induit un cancer qui le tuera à l'âge de 32 ans, sans qu'il eût le temps de connaître l'amour d'un seul être humain.

Il raconte comment ses parents, en l'éduquant dans le conformisme de la société zurichoise, l'ont amené à éviter tout contact avec le monde extérieur, l'ont désarmé face à l'existence, et ont ainsi permis à la dépression, puis au cancer, de s'emparer de son corps.

Il en voulait à ses parents : *« Je suis prêt à accorder à mes parents toutes, je dis bien* ***toutes*** *les circonstances atténuantes ; mais à la question de savoir s'ils sont coupables ou innocents de mon malheur; mon verdict est : coupables. »*

Mais il leur pardonna : *« Je suis prêt, aussi, à pardonner à mes parents, au fond je l'ai déjà fait au cours de mes réflexions, mais le fait que quelqu'un a été gravement signifie tout de même pas qu'il était innocent. Au contraire : seul celui qui est* ***coupable*** *peut être gracié. »*

Mais si Zorn a jugé et gracié ses parents, la question qu'il se posait, face au gaspillage de sa vie, c'était celle de comprendre, au-delà de sa famille, ce qui l'avait conduit au malheur. C'est ainsi qu'il écrivit, avec une lucidité douleureuse : *« On m'a rendu malheureux. Le fait que je suis malheureux n'est pas le résultat d'un hasard ou d'un accident, mais d'un manquement. Ce n'est pas " arrivé ", mais cela a été produit ; il n'y a pas là destin, il y a faute. »*

résultat. Mais pour en faire la démonstration, il lui avait fallu étrangler sa femme.

Olivier Corpet et Yann Moulier Boutang écrivent, dans leur *Présentation* de *L'Avenir dure longtemps* : *« Comment la pensée peut-elle être adossée à la folie sans en être simplement l'otage ou le pruit monstrueux ? ».* Ils envisageaient ainsi l'hypothèse que la part intellectuelle d'Althusser, sensée être saine, aurait pu être contaminée par sa part de folie. Je pense personnellement qu'Althusser était plus humain dans sa folie que dans sa pensée ; sa maladie lui révélait cette condition de l'existence que l'on s'efforce de taire.

Zorn mourut en regrettant de n'avoir pas connu l'amour humain sous une quelconque forme. Althusser, qui était maoïste, traînait derrière lui un regret d'une autre dimension : *« Mao m'avait même accordé une entrevue, mais pour des raisons "politiques françaises", je fis la sottise la plus grande de ma vie, de ne pas m'y rendre, peur de la réaction du Parti contre moi…»*

Les regrets de ceux qui nous dominent me passionnent autant que mes propres regrets. Mais cela vous l'aviez déjà compris.

Note d'avril 2001 :

J'ai écrits ce texte en 1996 et j'avais oublié ce qu'il contenait. Aujourd'hui, confronté moi aussi à la dépression, je suis étonné d'avoir choisi un tel sujet à cette époque. J'en arrive à me demander si je n'étais pas déjà dépressif.

Depuis j'ai eu l'occasion de lire d'autres textes d'Althusser. Dans son article *Freud et Lacan* (1964), voulant montrer la dimension scientifique de la psychanalyse, il résumait l'œuvre de Freud de la façon suivante : *« I. Une pratique*